

et traitez avec eux... J'attends avec impatience que nous soyons sur une piste, car certains journaux commentent d'une façon désobligeante notre inertie, qu'ils appellent de l'impuissance.

— Je ferai pour le mieux... répondit le chef de la sûreté en prenant l'ordre de mise en liberté.

Il se rendit ensuite à la Préfecture où Mme Rosier l'accompagna.

Une demi-heure plus tard, Galoubet et Sylvain Cornu étaient amenés par les gardes de Paris dans le cabinet du chef.

Tous deux éprouvaient une assez vive inquiétude et cherchaient vainement à deviner la cause de ce déplacement anormal.

En franchissant le seuil ils remarquèrent la présence de Mme Rosier, mais elle avait repris son apparence habituelle, et ni l'un ni l'autre ne reconnut en elle la marchande de vieux habits qu'ils avaient rencontrée la veille au soir dans l'assommoir du père Grincheux.

Les premières paroles du chef de la sûreté furent celles-ci :

— Sylvain Cornu, Galoubet, vous êtes libres...

Les deux gredins respirèrent à pleins poumons.

Le poids qui chargeait leurs épaules disparut comme par enchantement ; leurs visages s'épanouirent, et ils allaient se répandre en protestations de gratitude quand le chef poursuivit :

— Libres, mais à une condition que vous devinez sans doute...

— Si nous la devinons ? s'écria Galoubet. Ah ! je crois bien ! La condition, c'est que nous nous enrôlons dans la musique, et qu'au lieu de rester gibier nous deviendrons chasseurs. Ça sera d'autant mieux vu que c'est notre rêve, à Sylvain et à moi ! Nous avons tous les deux dans notre folle idée de devenir honnêtes. Soyez paisibles, monsieur, vous serez content... Nous ouvrirons l'œil... Nos collègues de toutes les catégories n'auront point de bon temps avec nous qui les connaissons et qui les pousserons dans la nasse... Guerre aux récidivistes, aux libérés en rupture de ban, aux voleurs à la tire et aux pickpockets !

Aimée Joubert ne put s'empêcher de sourire, en songeant à son porte-monnaie et en voyant une conversion si prompte.

— Servez-nous consciencieusement, dit le chef de la sûreté, et vous vous en trouverez bien... Je vais régler votre position. Asseyez-vous.

Stupéfaits de tant de politesse, Cornu et Galoubet perdaient un peu la tête.

Dans leur trouble joyeux, ils furent au moment de s'asseoir tous les deux sur la même chaise.

Leur entretien avec le chef de la sûreté fut long.

Au bout d'une heure seulement ils quittaient le cabinet, légers, dispos, satisfaits, trouvant que la vie était belle, voyant l'avenir en rose, et caressant dans leur poche les cents francs que chacun d'eux venait de toucher en avance sur son traitement.

Ainsi qu'ils l'avaient dit en leur langage imagé, ils éprouvaient une joie délirante à cesser d'être gibier pour devenir chasseurs.

Des ordres immédiats, des instructions nouvelles furent donnés à la brigade de sûreté.

Paris allait être momentanément surveillé d'une façon exceptionnelle.

Une prime considérable était promise à celui des agents ou des auxiliaires qui amènerait l'arrestation de l'assassin du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil, ou de ses complices.

XXII

Arrivé à Paris dans la soirée, brisé de fatigue, Maurice se coucha et s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain il était debout au point du jour, attendant avec une impatience fiévreuse le moment où les employés de la poste font dans Paris leur première distribution.

A neuf heures, n'y tenant plus, il ouvrit sa porte, s'appuya sur la rampe et cria dans la cage de l'escalier :

— Madame Benoît !

Une voix chevrotante répondit du rez-de-chaussée :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur Maurice ?

— Le facteur a-t-il passé ?

— Oui, monsieur Maurice...

— Il n'avait rien pour moi ?

— Rien du tout... s'il y avait eu des lettres, on vous les aurait montées *illico*, monsieur Maurice...

Le jeune homme attendit jusqu'à onze heures.

A la seconde distribution, comme à la première, son espoir fut déçu.

Maurice était tout habillé. Il ne lui restait plus qu'à mettre son pardessus, ses gants et son chapeau.

Il sortit de chez lui et, alla tout droit rue Suresnes où le capitaine Van Broecke et l'abbé Méryss devaient attendre son retour non sans une très vive impatience.

Lartigues et Verdier étaient en effet réunis.

Ils parlaient des résultats probables de l'excursion de Maurice quand ils entendirent sonner à la porte de la rue.

Un instant après le jeune homme, conduit par le muet Dominique, fit son entrée.

Les deux associés poussèrent une exclamation joyeuse.

Verdier, ce jour-là, ne portait point l'habit ecclésiastique.

Il avait l'air d'un bourgeois très honnête.

— Eh bien ! cher ami, s'écria-t-il, avez-vous fait bon voyage ?

— Maurice serra cordialement les mains que lui tendaient ses complices et répondit :

— Ma foi, je n'ai pas à me plaindre, car j'ai levé deux lièvres à la fois...

— Deux lièvres ?...

— Parfaitement !

— Les avez-vous tués tous les deux ? fit Verdier en riant.

— J'ai tué l'un et blessé grièvement l'autre.

— Ce qui signifie ? demanda Lartigues très intrigué.

— Ce qui signifie qu'en allant chercher Simone, j'ai trouvé la famille Bressolles que je ne cherchais pas, du moins à Vic-sur-Braisnes.

— Vraiment ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...

Maurice raconta, sans omettre le moindre détail, ce qui s'était passé, à Pusy, chez la veuve Charvet.

— Mais alors tout marche à merveille ! fit Verdier en se frottant les mains. En questionnant avec habileté les domestiques de M. Bressolles, de manière à n'éveiller aucun soupçon dans leur esprit, il y a cent contre un que vous arriverez à savoir l'adresse de Simone... Nous allons manœuvrer immédiatement du côté des Bressolles.

— Oui, répondit le jeune homme, mais il me semble que, pour manœuvrer avec quelque chance de succès, il faut connaître le fort et le faible de l'ennemi que l'on se propose d'attaquer... Il importe de savoir ce que sont ces Bressolles, quels sont leurs goûts, leurs habitudes, leurs passions, leurs vices... Vivent-ils en gens d'intérieur ou se lancent-ils dans le monde ?...

— Nous pourrions le savoir... dit Lartigues.

Aussitôt qu'on eut décidé qu'on n'agirait point avant d'avoir des renseignements sûrs, Maurice prit congé de Pierre Lartigues et de Verdier, et, comme il était près de midi, le jeune homme résolut d'aller demander à déjeuner à sa bonne amie Mme Rosier.

Elle serait si heureuse de le voir et de l'embrasser !

En conséquence il gagna la rue de la Victoire.

A sa grande surprise Mme Rosier était absente.

Il questionna Madeleine.

La vieille servante, quoique très discrète, ne fit point de difficultés pour lui apprendre que Madame sortait tous les jours, restait longtemps dehors, rentrait tard, et semblait gravement préoccupée.

Naturellement Maurice attribua ces sorties et cette préoccupation à des soucis d'affaires.

Il recommanda de dire à Mme Rosier qu'il était venu et qu'il reviendrait, puis il gagna les boulevards et entra dans un restaurant pour déjeuner.

Le petit baron Pascal de Landilly était attablé près d'une fenêtre de ce restaurant avec un gommeux de

ses amis, et semblait plus pâle encore, plus maigre, plus éreinté que de coutume.

— Vous voilà, mon excellent bon... fit-il de sa voix défaillante en tendant la main à Maurice. Ça va bien, mon excellent bon ?... Moi également... merci... Je suis en granit... C'est épatant de vous rencontrer ici ?... Que devenez-vous ?... On ne vous voit nulle part !

XXII

A l'hôtel Bressolles tous les changements qui rendaient si malheureux le pauvre Ludovic, en troublant l'habituelle tranquillité de son existence, étaient terminés.

L'ex-architecte et sa fille n'avaient lancé qu'un petit nombre de lettres d'invitation, mais Valentine s'en était montrée prodigue.

La première soirée dansante devait avoir lieu le lendemain.

A la pensée de cette réception, Marie sentait son cœur battre joyeusement.

Elle y verrait certainement Albert de Gibray, qu'elle rencontrait chaque jour chez Gabriel Servet, dans l'atelier de la rue Vavin ; Albert qu'elle aimait presque à son insu du plus innocent, du plus chaste de tous les amours.

Le jour qui précédait cette fête, Paul de Gibray, le juge d'instruction, était rentré chez lui vers cinq heures, fatigué ou plutôt écrasé par le travail énorme résultant pour lui du double crime du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil.

Il s'était retiré dans son cabinet et, prenant sa tête lourde entre ses mains fiévreuses, il cherchait, sans la trouver, la solution du noir problème.

L'arrivée de son fils le tira de son isolement et interrompit son travail acharné mais infécond.

— Père, lui dit le jeune homme en serrant avec une expression de tendresse infinie les deux mains que le magistrat lui tendait, je parie que tu es encore plongé jusqu'au cou dans cette abominable affaire qui trouble le sommeil de tes nuits et fait blanchir tes cheveux...

— Ton pari est gagné, cher enfant, répondit le juge.

— Ne peux-tu donc laisser tes préoccupations au Palais, dans ton cabinet ?...

— Impossible...

— Pourquoi ?

— Parce que mes préoccupations me suivent partout et que j'essaie vainement de les éloigner... Aussi longtemps que le mot de l'énigme à résoudre reste inconnu pour moi, elles ne me quittent point, s'asseyant à ma table et partageant ma couche.

— Ce qui veut dire que le mot de l'énigme n'est point trouvé ?

— Hélas !

— Tu n'as rien de nouveau ?

— Rien...

— Quoi, ni le moindre indice, ni la plus légère trace ?

— Les indices ne nous manquent point... nous tenons une piste et cependant nous restons stationnaires ! L'affaire n'avance pas !...

— Alors, tu es découragé ?

— Découragé ? Nullement... Enervé, voilà tout... Ah ! nous avons affaire à de bien adroits coquins ; mais malgré leur habileté ils se livreront quelque jour, ainsi que l'un d'eux a failli le faire dernièrement à l'inauguration du bal de l'Opéra...

— S'ils doivent se livrer eux-mêmes, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... dit Paul en souriant. Cesse donc de te creuser le cerveau, de rider ton front, de pâlir ton teint... Sois magistrat au Palais tant qu'il te plaira, mais redeviens ici simple particulier, homme du monde comme tout le monde, et causons...

— Je ne demande pas mieux... Causons. A propos, j'ai une question à t'adresser...

— Laquelle ?

Paul de Gibray prit une enveloppe carrée sur son bureau.

Il en tira deux carrés de papier rose glacé et il demanda :

— Tu connais la famille Bressolles ?